

Histoire comparée des Littératures de langues européennes. L'époque de la Renaissance

In: Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance. N°27, 1988. pp. 76-80.

Citer ce document / Cite this document :

Weber Henri. Histoire comparée des Littératures de langues européennes. L'époque de la Renaissance. In: Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance. N°27, 1988. pp. 76-80.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhren_0181-6799_1988_num_27_1_1650

preuve littérale. Il en est de même pour "La parole entr'ouverte" (ch. 6), analyse minutieuse d'une addition au chapitre "Sur des vers de Virgile" (PUF, p. 887-888). Débrouillant la complexité de ce discours qui à la fois revendique la liberté de "tout dire" et protège son droit au secret, G.M. révèle l'écriture de l'essai comme stratégie énonciative du sujet - et la psycho-critique n'y perd pas ses droits. Tout au plus peut-on regretter que n'ait pas été relevée une ligne ("ce serait plutôt de mes excuses que je m'excuserais...") qui désavoue ironiquement les ruses conscientes ou inconscientes, et projette un autre éclairage... Mais on n'en finirait pas de chicaner ainsi, pour découvrir, au bout du compte, que Montaigne est un peu plus subtil que ses plus subtils exégètes, et se retrouve toujours maître du jeu auquel on le croyait pris.

Jeu de dupes ? G.M., en conclusion, décrit Montaigne empruntant "les voies sinueuses de la séduction pour amener là où il le veut, en le détournant de sa propre route - *seducere* - celui auquel s'adresse son désir, sa "faim" d'être connu, reconnu" (p. 256). Son anti-rhétorique viserait aux mêmes fins que la rhétorique de persuasion, "par l'emprise sensuelle/sensitive (...) et émo-tive" (*ibid.*). Encore un point de désaccord, qui pourrait rendre compte de tous les autres ; car entre la parole d'autorité, qui prétend démontrer, et la parole de complaisance, qui ruse pour séduire, il est d'autres paroles, plus conformes à l'écriture de l'essai : celle du témoignage, de la sommation, de l'ironie com- plice ou provocatrice... Mais, sans prolonger la discussion, sachons gré, plutôt, à G.M. de s'être laissé séduire, et de communiquer au lecteur le plaisir qu'elle prend à déchiffrer le texte à sa manière, en employant, de préférence à l'index magistral, "le petit doigt qui sait tout" (p. 253).

Université de Provence

André TOURNON

Histoire comparée des Littératures de langues européennes. L'époque de la Renaissance. L'avènement de l'esprit nouveau (1400-1480). Akademiai Kiado - Budapest, 1988, (1 volume de 1494 p.).

C'est une grande entreprise collective, dont le premier volume - sur quatre prévus - vient de voir le jour. Publié sous la direction de Tibor Klaniczay, Eva Kushner et André Stegmann, il regroupe les contributions de plus de quarante collaborateurs : une douzaine de Français, à peu près autant d'enseignants des universités américaines et canadiennes, cinq Hongrois, quatre Italiens, trois

Belges, deux Suisses et quelques autres. Si l'époque a naturellement pour centre l'humanisme italien et les débuts de sa diffusion en Europe, l'enquête s'étend à toutes les littératures européennes : scandinave, russe, polonaise, yougoslave, portugaise, espagnole, avec leur caractère encore fortement médiéval. La coexistence de l'ancien et du nouveau, leur affrontement, les retards géographiques y sont bien mis en lumière.

Le plus intéressant et le plus neuf est peut-être l'étude des conditions générales de ce renouveau, avec plus de cent cinquante pages rédigées par chacun des meilleurs spécialistes de la question : situations politiques, essor des nationalismes, révoltes paysannes ou nationales, évolution des législations, nouvelles diplomaties, développement du capitalisme bancaire, essor des navigations avec la précision accrue de la cartographie, progrès de la connaissance du monde et de l'astronomie qui reste liée à l'astrologie ; une large part y est attribuée aux instruments de la nouvelle culture : connaissance du grec, bibliothèques, écoles humanistes, universités anciennes et nouvelles, enfin naissance de l'imprimerie à laquelle concourent à la fois le besoin d'une diffusion plus grande du livre, le développement de l'industrie du papier, de nouvelles techniques de la fonte et des métaux et enfin l'alliance de l'imprimerie et des arts graphiques.

Le centre du livre est constitué par la définition de l'esprit nouveau avec quatre grands panneaux : humanisme, philosophie, renouveau spirituel, révolution artistique. Un vaste panorama d'André Stegmann s'attache aux conséquences du renouveau philologique, tandis que Cesare Vasoli caractérise de façon plus intime les grands humanistes italiens : Colluccio Salutati, Leonardo Bruni, Poggio Bracciolini et L.B. Alberti. Maurice de Gandillac s'attache aux philosophes en particulier à Nicolas de Cues et Ficin. La diffusion de la traduction de la Bible, poursuivie jusqu'en Russie, précède l'étude des aspects mystiques de Gerson et de Nicolas de Cues, tandis que L. Halkin s'attache à la "devotio moderna". Le Hussitisme nous est présenté dans ses divers aspects : mystique, réformateur, social et national. La nécessité d'une réforme de l'Eglise s'exprime dans toute l'Europe, soit à travers l'hérésie, soit par des projets de réforme intérieure du clergé et de la Curie qui n'aboutissent pas. La conception de l'amour tend à se faire plus riche de contradictions existentielles, chez les Humanistes comme l'Alberti, Enea Silvio Piccolomini, Lorenzo Valla. Mais, selon Olga Pugliese, le ficinisme la réduit à une attitude purement abstraite.

Pour Samuel Y. Edgerton, la révolution artistique s'exprime par le passage d'une vision empirique de la réalité à une vision géométrique liée à une conception ancienne de l'optique. Cette rigueur humaniste est plus austère, plus

religieuse que le sensualisme décoratif des derniers gothiques comme Gentile da Fabriano. La géométrie est aussi la reine des nouvelles conceptions urbanistes qui restent le plus souvent à l'état d'utopie mais, unie au néo-platonisme, elle fait régner dans l'architecture un principe d'harmonie fondée sur des proportions mathématiques analogues à celles de la musique. De son côté, Michel Vaccaro évoque le développement des divers genres musicaux à travers l'épanouissement et la diffusion internationale de la musique franco-flamande.

Il ne faut pas s'étonner si les littératures proprement dites occupent, en fin de compte, moins de place que l'humanisme et l'évolution des idées ou l'essor artistique. Le Quattrocento italien ne comporte en effet pas d'œuvres aussi considérables que celles de Dante, Pétrarque et Boccace ; le latin des humanistes, trop esclave de l'imitation des anciens, l'emporte, momentanément, sur le développement du vulgaire. Le principe des genres préside à la construction de cette dernière partie qui s'attache aussi aux diverses expressions de la littérature populaire : ouvrages de dévotion, chants héroïques, épopées chevaleresques mises en prose. Dans ces dernières en particulier on décèle d'imperceptibles signes de changement : un découpage plus rationnel de l'enchevêtrement des épisodes ; mais la nouvelle mentalité qui transforme l'idéal chevaleresque en fêtes et tournois n'y apparaît guère ; le succès prolongé de cette littérature reste due au rêve d'un idéal perdu. Passionnant est le chapitre que Hanna Jechova consacre à la comparaison des chants héroïques serbes avec les "romances" espagnoles, les bylines russes et les ballades écossaises. Bien qu'il soit très difficile de dater cette littérature orale, transcrite ou recueillie tardivement, on admet qu'une grande partie en a été fixée au cours du XV^{ème} Siècle. Malgré les différences, signalées très précisément, elles reposent presque toutes, mais à des degrés divers, sur un fond historique plus ou moins ancien : lutte des Espagnols contre les Maures, des Serbes contre les Turcs, des Russes contre les Tartars ; elles comportent aussi, en général, une grande part de merveilleux. En contraste total avec ces épopées nationales, le *Morgante* de Pulci inaugure, sur la vicille matière française et bretonne, une épopée de pur divertissement qui prélude à celle de l'Arioste.

Le conte et la nouvelle n'atteignent pas au XV^o siècle l'éclat et l'ampleur des fresques de Boccace et de Chaucer mais gardent en Italie un bon niveau. Les *Facéties* du Pogge élèvent à la dignité d'un genre humaniste la matière traditionnelle de la nouvelle. On voit aussi se développer, à partir de certaines tentatives de Boccace, la nouvelle sentimentale où se conjuguent l'influence des *Héroïdes* et celle des *Métamorphoses* d'Ovide. La nouvelle française reste proche de l'esprit médiéval par sa dominante anti-féminine mais commence à profiter des expériences italiennes.

En poésie, l'humanisme néo-latin domine le siècle jusqu'au renouveau médicéen ; Jozef Ijsewijn sait à la fois en dégager les traits généraux (imitation et émulation) et broser un vaste tableau de cette abondante production, liée à une nouvelle pédagogie qui s'étend à toute l'Europe, soit par les professeurs italiens, enseignant à l'étranger, soit par les étudiants de tous pays, venus étudier en Italie.

Le nouveau théâtre, inspiré des tragédies de Sénèque et surtout des comédies de Térence, reste un exercice universitaire, plus étroitement confiné à l'Italie, mais des recherches de mise en scène se développent dans les fêtes des cours princières.

Tandis qu'en France, en Espagne et en Italie, survit la tradition de l'amour courtois dans les genres à forme fixe, la poésie didactique, liée aux recherches formelles des rhétoriciens prend un essor considérable. Et François Rigolot en analyse les structures avec une grande pénétration. La satire, sous ses formes les plus variées, reste très féconde en cette époque de crise. Alberti y introduit un esprit nouveau, avec la satire lucinesque en forme de dialogue. Le Pogge et Valla, au cours de leur querelle, inaugurent un autre genre, celui de l'invective en prose. Dans les autres pays on s'en tient aux genres traditionnels ; les principales cibles demeurent la femme, le prêtre et le moine mais, à travers le moralisme d'usage, on sent parfois se dessiner l'attaque contre les institutions.

L'histoire est renouvelée par l'humanisme grâce à l'étude philologique qui exige la conscience d'une différence des institutions et des mœurs ; l'humanisme conduit aussi à la recherche de la cause des événements et à une forme oratoire, calquée sur celle de Tite-Live. Donald R. Kelley en dégage les caractères principaux, à travers l'exemple de Leonardo Bruni et de quelques autres. Cependant, dans tout le reste de l'Europe, la chronique médiévale ou encore l'histoire universelle demeure dominantes ; les chroniques sont le plus souvent liées à une polémique nationaliste ou à l'exaltation d'un prince. Le dernier chapitre, rédigé par Tibor Klaniczay, est consacré au culte humaniste des grands hommes, qui se substitue à l'idéal médiéval du saint ou du héros chevaleresque. Inspirées de Plutarque, les biographies se multiplient ; elles célèbrent aussi bien de grands intellectuels, de grands artistes que d'habiles politiques, des chefs militaires ou de grands ecclésiastiques. Mais, peu à peu, s'adressant à des vivants, destinées à obtenir la protection d'un prince ou d'un personnage influent, elles sont gâtées par l'éloge et la flatterie.

Tout ceci n'est qu'une vue cavalière d'un livre, si riche d'informations et d'idées. La multiplicité des collaborateurs entraîne peut-être une fragmentation excessive. L'organisation thématique aboutit à disperser les aspects d'une

grande personnalité comme l'Alberti ou Nicolas de Cues dans des chapitres multiples, mais permet aussi une certaine diversité des jugements. Cette fragmentation entraîne aussi un certain nombre de recoupements. Le chapitre concernant la littérature religieuse reprend pour une part le chapitre concernant la traduction de la Bible. Le chapitre sur la nouvelle architecture reprend, en partie, le chapitre consacré au nouvel urbanisme. Malgré ces légères imperfections, des lignes directrices se dégagent aisément de cette multiplicité. Une bibliographie particulière accompagne chaque chapitre et une bibliographie générale clôt le livre avec un précieux index des noms propres. Chacun des spécialistes de la Renaissance pourra sans doute discuter quelques-uns des points qui le concernent ; il acquerra certainement un élargissement de ses connaissances à des domaines ou à des pays voisins.

Montpellier

Henri WEBER

Prosateurs latins en France au XVI^e siècle. Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris 1987, 754 p.

Il manquait à la France ce que l'Italie a depuis longtemps réalisé : une présentation des prosateurs d'expression latine du 16^e siècle. Car se taire sur cette production fondamentale, se priver de cette richesse qui représente la plus grande partie de littérature du 16^e siècle, c'était mutiler un siècle phare de notre histoire littéraire.

Personne n'était mieux placé en France pour présenter Lefèvre d'Étaples que le Père G. Bédouelle. Les extraits présentés montrent avec bonheur combien cet adversaire des sophistes, mais admirateur et traducteur d'Aristote, représente admirablement le premier humanisme, fidèle à la ligne des Pères de l'Église, dont il recueille le message et les enseignements, sans négliger pourtant la spiritualité médiévale (Ruysbroek). Mais on a eu raison de mettre l'accent sur son œuvre scripturaire, éclairée par la philologie (*Quincuplex Psalterium*, 1509), mise au service d'une foi purifiée qui inspirera directement l'évangélisme de Rabelais ("le nom du Christ doit être annoncé purement et simplement", p. 85) mais qui ne le mettra pas à l'abri des controverses avec la Sorbonne, sans doute, mais aussi avec Erasme.